Isabelle Rimbaud

RIMBAUD MOURANT

Édition présentée et annotée
par
Éric Marty

LITTÉRA

Éditions Manucius

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LITTÉRA

Collection dirigée par Éric Marty

Extrait de la publication

Extrait de la publication

RIMBAUD MOURANT

Extrait de la publication

DANS LA MÊME COLLECTION

Marc Hélys
Le secret des Désenchantées, 2004

Louis-Sébastien Mercier
Songes et visions philosophiques, 2005

Rétif de la Bretonne
Mes Inscripcions (1779-1785)
Journal (1785-1789), 2006

Remy de Gourmont
Le livre des Masques, 2007

Arsène Houssaye
La mort de Voltaire, 2008

Octave Uzanne
La fin des livres, 2008

Octave Uzanne
Diversités galantes sur les femmes et l'amour, 2009

Honoré de Balzac
L'Épicier - Le Notaire, 2009

Rétif de la Bretonne
Le Palais-royal, 2009

J.-K. Huysmans
Les Mystères de Paris, 2009

Extrait de la publication

Isabelle Rimbaud

Rimbaud mourant

Édition présentée et annotée
par
Éric Marty

Éditions Manucius

Extrait de la publication

© Éditions Manucius, 2009
9, rue Molière - 78 800 Houilles
www.manucius.com

Extrait de la publication

AVERTISSEMENT

Les notes présentes dans l'édition originale sont suivies des mentions (N. de l'E.) ou (N. de l'A.). De même, certains passages, censurés ont été ici restitués entre crochets (voir note 1, page suivante).

Extrait de la publication

I

Marseille, le mardi 22 Septembre 1891[1]

Ma chère maman,

Je viens de recevoir ton petit mot. Tu es bien laconique [Est-ce que nous te serions devenus antipathiques au point que tu ne veuilles plus nous écrire ni répondre à mes questions ? Ou bien] serais-tu malade ? C'est là mon plus grand souci. Que deviendrais-je, mon Dieu, avec un moribond et une malade à deux cents lieues l'un de l'autre ! Que je voudrais me partager et être moitié ici et moitié à Roche !

1. Cette lettre écrite de Marseille, où Isabelle a accompagné Arthur Rimbaud pour un second séjour à l'hôpital de la Conception où il va mourir le 10 novembre, est restée inédite jusqu'à la publication posthume de *Reliques* en 1921 au Mercure de France. Les passages censurés, en raison sans doute du tort qu'ils faisaient à Vitalie Rimbaud, sont ici restitués entre crochets. Nous suivons pour cela l'édition des *Œuvres complètes* de Rimbaud à la Bibliothèque de la Pléiade (2009) sous la responsabilité d'André Guyaux. Nous n'avons pas signalé les variantes mineures avec les différentes éditions de cette même lettre.

Extrait de la publication

Je dois te dire qu'Arthur est bien malade. Je te disais dans ma dernière lettre que je questionnerais ses médecins en particulier. Je leur ai parlé, en effet, et voici leur réponse : « C'est un pauvre garçon (Arthur) qui s'en va petit à petit ; sa vie est une question de jours, de quelques mois peut-être. À moins qu'il ne survienne – ce qui pourrait se produire d'un moment à l'autre – quelque complication foudroyante. Quant à guérir, point n'est besoin d'espérer, il ne guérira pas. Sa maladie doit être une propagation par la moelle des os de l'affection cancéreuse qui a nécessité l'amputation de la jambe[2]. L'un

2. Pathologie d'Arthur Rimbaud (né en octobre 1854), établie d'après les souvenirs de sa sœur : « *Janvier-Février* 1873 : Fièvre, langueurs, irritabilité, amaigrissement, visions, hallucinations. Il vient d'user d'alcool et de haschich, peu et seulement de temps à autre, sur l'espace d'une année (époque des *Illuminations*). À partir d'alors il a fréquemment des accès de fièvre, de violents maux d'estomac. Il lui vient progressivement l'horreur du froid et de l'humidité atmosphériques ; aussi les déplacements sont-ils vers toujours plus de soleil. – *Juin* 1879 : Atteint de fièvre à Chypre et croyant à l'influence du climat, il revient à Roche, où la fièvre redouble. Le médecin d'Attigny diagnostique une typhoïde. Guérison. Puis, à l'automne, il redevient fiévreux, attribue ses malaises à la basse température et part pour Alexandrie ; mais à Marseille il est repris par un gros accès qui le fait aussitôt réintégrer Roche, où il passe l'hiver rigoureux de 1879-1880, se plaisant uniquement dans la chaleur des étables. Études des sciences mathématiques. (Depuis 1874, sobriété progressive devant aller jusqu'à l'ascétisme). – *Printemps* 1880 : Départ définitif pour l'Orient, où il restera jusqu'en 1891, toujours avec des accès de fièvre. – 1887 : Rhumatismes des bras et des

Extrait de la publication

des médecins, le docteur T[rastoul], un vieux à cheveux blancs a ajouté : « Puisque vous êtes restée ici un mois et qu'il désire que vous restiez encore, ne le quittez point ; dans l'état où il est, ce serait cruel de lui refuser votre présence… » Cela, chère maman, c'est ce qu'ont dit les médecins à moi toute seule, bien entendu ; à lui, ils disent tout le contraire : ils lui promettent une guérison radicale, cherchent à lui faire croire qu'il va mieux de jour en jour. Si bien qu'en les entendant je suis confondue au point que je me demande à qui ils mentent, si c'est à lui ou bien à moi, car ils ont l'air aussi sincères en lui parlant de guérison qu'en me mettant en garde contre sa mort. Il me semble pourtant qu'il n'est pas si malade qu'en

jambes. – 1890 : Accès d'irritabilité excessive, dont il s'étonne lui-même et qu'il ne peut dominer. Les douleurs augmentent. – 1891 : Violente douleur au genou droit. Pour vaincre cette douleur, il fait un jour une course folle à cheval ; la bête emportée lui heurte le genou malade contre un arbre. Souffrances atroces, insomnie complète, absorption immodérée de narcotiques d'ailleurs inefficaces. Pas de médecin à Harar. Transporté à Aden, il refuse l'amputation de sa jambe et rentre en Europe. L'amputation est faite à Marseille ; les chairs sectionnées se cicatrisent vite. Durant un mois, il va relativement bien, dort, mange, engraisse même. Puis soudain, douleur à l'aisselle droite, nouvelle insomnie, engourdissement du bras, amaigrissement, dépression morale. Retour à Roche en juillet. Les souffrances augmentent, le bras droit se décharne. Souffrances générales. Départ le 23 août. Hôpital de Marseille : diagnostic : *néoplasme de la cuisse*. Mort le 10 novembre. Diagnostic du décès : *carcinose généralisée*. (N. de l'E.).

Extrait de la publication

particulier me le disent les médecins. Le calme lui est revenu presque tout à fait depuis quatre jours. Il mange un peu plus ; il est vrai qu'il a l'air de se forcer pour manger, mais enfin il mange et ce qu'il mange ne lui fait pas mal. Son teint n'est plus aussi rouge.

À côté de ces petites améliorations, je constate de nouvelles souffrances, que j'attribue à sa grande faiblesse. D'abord ses douleurs ne cessent pas, ni sa paralysie du bras. Il est très maigre ; ses yeux sont enfoncés et cerclés de noir ; il a souvent mal à la tête. S'il dort le jour, il est réveillé en sursaut, et il me dit que c'est un coup le frappant au cœur et à la tête tout à la fois qui le réveille ainsi. Quand il dort la nuit, il a des rêves effrayants et, à son réveil, il est roide au point de ne pouvoir plus faire un mouvement (le veilleur de nuit l'a déjà trouvé en cet état). Et il sue, il sue, la nuit comme le jour, par le froid comme par la chaleur.

Depuis que plus de calme lui est revenu, il pleure toujours. Il ne croit pas encore qu'il restera paralysé, si toutefois il vit ; trompé par les médecins, il se cramponne à l'existence, à l'espoir de guérir ; mais, comme il se sent toujours bien malade et qu'à présent, la plupart du temps, il se rend compte de son état, il se met parfois à douter de ce

Extrait de la publication

que lui disent les docteurs ; il les accuse de se moquer de lui ou bien les taxe d'ignorance. Il voudrait tant vivre et guérir, qu'il demande n'importe quel traitement si pénible soit-il, pourvu qu'on lui rende l'usage de son bras. Il voudrait absolument avoir sa jambe articulée pour essayer de se lever, de marcher, – lui qui, depuis un mois, n'a été levé que pour être posé tout nu sur un fauteuil tandis qu'on faisait son lit ! Son grand souci, sa grosse inquiétude est de savoir comment il gagnera sa vie, si on ne lui rend pas complètement son bras droit. Et il pleure en faisant la différence de ce qu'il était voilà un an avec ce qu'il est aujourd'hui ; il pleure en envisageant l'avenir où il ne pourra plus travailler, il pleure sur le présent où il souffre si atrocement. Il m'embrasse en sanglotant, en criant, en me suppliant de ne pas l'abandonner. Je ne saurais dire combien il est pitoyable. Il émeut tout le monde ici, où l'on est si bon pour nous que nous n'avons même pas le temps de formuler nos désirs : ils sont prévenus. On le traite comme un condamné à mort à qui rien ne se refuse ; mais toutes ces complaisances, toutes ces petites gâteries sont en pure perte : il ne les accepte jamais. Ce qu'il demande, c'est…

[Le reste de la lettre est déchiré].

Extrait de la publication